

Errances du langage
*De l'origine perdue à l'origine retrouvée*¹

par Stéphane Mosès

La trajectoire à la fois personnelle et poétique de Claude Vigée (car chez lui l'homme et le poète ne forment qu'un), cette ligne si souvent brisée et pourtant toujours droite, visant comme malgré elle, comme malgré lui, un point innommé, sans temps et sans lieu, peut être perçue, pour qui la contemple à juste distance (ni de trop loin, ni de trop près), comme un chemin d'une origine perdue à une origine retrouvée. Il serait bien trop simple d'identifier les deux termes de cette trajectoire – qui n'est géographique qu'en apparence – l'une avec Bischwiller, l'autre avec Jérusalem. Les choses, chez Claude Vigée, sont infiniment plus complexes. La petite ville de Basse-Alsace, décrite avec tant de nostalgie et de tendresse (tendresse néanmoins dépourvue de toute illusion) dans *Un panier de houblon* représente certes un point de départ, mais elle n'est pas une origine. Derrière le narrateur se tiennent son père et sa mère, derrière ceux-ci les grands-parents, les oncles et tantes, plus loin encore la foule innombrable des ancêtres, qui renvoient à leur tour à un passé plus ancien, qui échappe déjà à la mémoire collective, et derrière lequel se profile un passé immémorial, en deçà de tout temps, en dehors de tout lieu. De la même façon, la ville de Jérusalem qui, depuis *Le Poème du Retour*, c'est-à-dire depuis près de quarante ans, occupe une place si centrale dans l'œuvre de Vigée, et tout autour, les paysages du pays d'Israël, ne sont, dans cette trajectoire, qu'un point d'aboutissement provisoire, nécessaire certes, et lourd de tout leur poids d'enracinement terrestre, mais qui s'ouvre encore vers un au-delà **utopique, vers une nostalgie** que ni l'histoire ni la géographie ne sont capables, à elles seules, de combler.

Plus profondément que dans l'alternance des lieux, que dans la succession des exils et des retours, cette trajectoire s'inscrit sans doute dans les errances du langage. Pour Claude Vigée, la pluralité des langues a été l'expérience première, avant de devenir une réalité qui l'a accompagné, sous des formes toujours nouvelles, tout au long de sa vie. Ce multilinguisme, qui a profondément marqué son rapport au langage et à l'écriture, a pourtant toujours été vécu par lui comme une souffrance. Claude Vigée raconte à quel point, dans l'enfance, la dualité du dialecte alsacien – langue primordiale, liée à la découverte initiale du monde et des choses – et du français, langue de **l'école et de l'apprentissage** de la pensée rationnelle, lui avait été douloureuse. Et ceci précisément parce que, dans l'Alsace des années vingt, le dialecte avait été frappé d'interdit au nom d'une idéologie jacobine et centralisatrice hostile à toute forme de régionalisme. Avec ce tabou imposé à la langue de l'enfance, c'est tout l'univers des sensations physiques, la présence charnelle des choses, qui se trouvait censurée. Cette proscription de la fonction première du langage, celle de désigner les objets, devait inévitablement

1 Cet essai date de 1989. Nous remercions Liliane Klapisch Mosès de nous l'avoir communiqué pour cet hommage à Claude Vigée. Les ouvrages cités par Stéphane Mosès sont les suivants : *Le Poème du retour*. Paris : Mercure de France, 1962 ; *Canaan d'exil*. Paris : Seghers, 1962 ; *Les orties noires*. Paris : Flammarion, 1984 ; *Le Feu d'une nuit d'hiver*. Paris : Flammarion, 1989 ; *L'Héritage du feu*. Paris : MamE, 1992 ; *Un panier de houblon* (deux volumes). Paris : Lattès, 1994-1995.

susciter chez l'enfant un trouble de la relation originelle au monde, comme si celle-ci ne pouvait s'établir qu'au prix de la transgression d'un interdit. Désormais, la vocation du langage serait donc de reconquérir la réalité charnelle du monde, envers et contre tout. Il y a toujours eu, chez Vigée, une volonté têtue de libérer la langue primordiale de tous les arcanes intérieurs dans lesquels elle est enfermée, et de retrouver à travers elle le contact immédiat avec les choses.

- 114 -

Il est remarquable que dans ce conflit entre le parler judéo-alsacien transmis par la famille et le français, langue de la culture dominante enseignée à l'école, le jeune Claude se soit spontanément identifié au dialecte, idiome primordial, « familier mais archaïque » et « à peine capable d'un discours suivi » (*Canaan d'exil*, p. 87), au lieu de le renier au profit exclusif du français, « instrument des opérations abstraites de l'esprit » et véhicule prestigieux d'une culture à résonances universelles. C'est précisément parce qu'il a vécu l'interdit prononcé contre la langue de l'enfance comme une blessure profonde qu'il a ressenti son entrée dans le monde de la culture certes comme une initiation, mais également comme une épreuve. La relation à la langue est marquée, chez Vigée, à la fois par cet arrachement et par l'émerveillement de la découverte. Ambivalence fondatrice qui, tout au long de son œuvre, se traduit par la dualité de deux niveaux de langage : l'un soucieux de clarté, d'équilibre et d'harmonie, qui ordonne la syntaxe de la phrase, et qui proviendrait de la couche consciente du psychisme ; l'autre sensuel, rude parfois jusqu'à l'âpreté, qui commande le choix des mots, leur pouvoir de désignation et d'évocation du réel, et qui procéderait directement de l'inconscient. Le travail de la création consisterait alors à faire remonter à la lumière de la conscience les mots primordiaux, les images élémentaires, enfouis au plus profond de la mémoire inconsciente.

II

Dans la biographie spirituelle de Claude Vigée, ce premier exil hors de la langue de l'enfance commence à peine à être surmonté lorsque survient la deuxième catastrophe : l'invasion de l'Alsace par les troupes allemandes, l'exode hors des paysages familiers, la plongée dans la clandestinité, puis le départ pour l'Amérique, terre de salut mais aussi d'un troisième exil. Commence alors une longue période d'hibernation, marquée par l'apprentissage puis la pratique d'une troisième langue, l'anglais : idiome doublement étranger, par rapport au français, devenu entre temps la langue de la poésie, mais aussi, en un redoublement d'exil, par rapport au parler des origines. Troisième langue sans passé ni avenir, simple moyen de communication, ou plutôt de non-communication au cœur de ce qui sera très vite perçu comme un désert inhabité. Pourtant, pour ne pas succomber à l'engourdissement de l'âme, Vigée, pendant ces longues années, continue à parler non seulement le français, mais aussi l'alsacien. Pour survivre, il lui faut à tout prix garder le contact avec les racines spirituelles de son être. Tâche d'autant plus difficile que, par moments, il doute même que cet exil connaîtra un jour une fin : « L'exilé ignore, à proprement parler, la nostalgie du passé », écrit-il vers 1958 dans *Canaan d'exil*, car il n'existe plus pour lui de retour possible à l'origine délaissée » (p. 62). À ce stade de son parcours, Vigée ressent son multilinguisme non pas comme une richesse, mais plutôt comme un état de

confusion douloureuse, où « dans l’emmêlement des langues inlassables / qui jacassent le long des fils de notre errance » (*Le Poème du Retour*, p. 17), le langage perd, pour ainsi dire le sens de l’orientation qui lui est propre.

Pourtant, cet interminable exil se termine quasi miraculeusement avec le départ de Claude Vigée et des siens pour Israël et leur installation à Jérusalem. Après dix-sept ans de désolation, cette nouvelle étape est vécue par Vigée comme une véritable renaissance. *Le Poème du Retour*, paru en 1962, chante la rencontre avec la terre d’Israël comme une redécouverte des forces élémentaires de la vie : « Là se célèbre encore le culte du premier jour » (p. 26). Au froid et à la glaciation de l’époque américaine s’oppose à présent l’éblouissement de la lumière, l’incandescence de la terre, du sable et de la mer. Retour à l’origine qui, pourtant, ne s’accomplit pas sans une part de souffrance, symbolisée, une fois de plus, par l’apprentissage difficile d’une nouvelle langue : « Assis avec mon fils sur les bancs de l’école, / À quarante ans j’apprends ma langue paternelle » (p. 29). Mais cette fois-ci, cette langue nouvelle est en même temps la langue la plus ancienne : langue des origines mythiques, parlée par les pères des pères, bien plus ancienne encore que la langue de l’enfance. D’où une ambivalence nouvelle, différente de l’ambivalence première à l’égard du dialecte : celle d’un retour à une origine immémoriale, pré-langage légendaire du pré-langage enfantin, qu’il faut cependant acquérir comme une langue nouvelle. L’hébreu, langue des origines collectives et mythiques, occupe, dans le psychisme, une autre place que le dialecte alsacien, parler de l’origine individuelle et vécue. Et, pendant de longues années, il semble que ces deux langues de l’origine se soient exclues l’une l’autre.

III

Ce n’est qu’en 1982, c’est-à-dire vingt-deux ans après son arrivée en Israël, que Claude Vigée entreprend d’écrire son premier grand poème en dialecte alsacien, *Schwarzzi sengessle flackere ém wénd* (paru deux ans plus tard en version bilingue sous le titre de *Les Orties noires*), puis *Wénderónwefir* (*Le Feu d’une nuit d’hiver*, 1988). Pendant tout ce temps, l’hébreu, acquis comme une quatrième langue, était resté pour Vigée, comme pour la plupart des Israéliens, un simple idiome de communication quotidienne. Son statut auratique de langue des origines bibliques s’était peu-à-peu effacé derrière les contraintes de la vie pratique. Dans une certaine mesure, l’hébreu, dans sa version moderne et sécularisée, était redevenu pour Vigée, sans doute inconsciemment, une langue d’exil. Et même, d’un double exil, d’un côté par rapport au français, langue de la culture et de l’écriture, et d’un autre côté par rapport au dialecte de l’enfance, à nouveau rejeté dans l’ombre, dans les profondeurs de l’âme, où il retrouvait peu à peu, loin des préoccupations de la vie quotidienne, sa vigueur ancienne.

Mais il fallut des conditions tout à fait particulières pour que le parler de l’enfance remonte à la conscience, (Claude Vigée a raconté, dans deux entretiens avec Adrien Finck (« Langue et origine », 1988, paru en 1992 dans les Actes du Colloque de Cerisy, et « La musique inutile », publié en 1989 dans *L’Héritage du Feu*) comment le retour au dialecte alsacien s’est produit en lui. En s’interrogeant après coup sur cette résurgence de la langue des origines, il s’aperçoit qu’elle était intimement liée à la montée en lui d’une angoisse profonde, refoulée pendant longtemps, mais rendue à nouveau présente par l’approche de la vieillesse : « Angoisse de la fin [...], terreur sous-jacente [...], auréole de gloire horripilante et terrible sur l’antique scène de

- 115 -

théâtre où se joue chaque jour la tragi-comédie du jugement dernier » (*L'Héritage du Feu*, p. 131). Ce n'est pas par hasard que cette remontée de l'angoisse ait réveillé en Vigée précisément les vocables, les harmoniques et la mélodie propre du parler alsacien : langue du « chaos ancien », directement branchée sur « la nudité impitoyable des choses », exprimant avec une crudité sans détours les réalités les plus brutales de la vie et de la mort. Chez le poète rongé par les inquiétudes, les doutes et les tourments (Vigée évoque à ce propos le choc de la guerre du Liban, en 1982), les traumatismes récents réveillent les blessures subies dans l'enfance. Retour du refoulé, des angoisses les plus primordiales, mais qui est en même temps redécouverte des sources les plus profondes de l'âme. Anamnèse douloureuse mais salutaire, qui, une fois réélaborée à travers le travail de l'écriture, retrouve sa fonction la plus positive, celle d'une catharsis. Le retour au dialecte alsacien signifie en même temps une plongée dans les couches obscures du psychisme, là où s'enracine notre sens des réalités les plus élémentaires, celles de la vie et de la mort.

Ce que les œuvres alsaciennes de Claude Vigée mettent en lumière avec le plus d'**évidence**, c'est alors l'ambivalente profonde de la vie et de la mort, leur intrication permanente, à la fois terrible et grotesque. Comme dans le « Todestanz » (« Danse de la mort ») des pays rhénans, la gaité et l'horreur, la jouissance des corps et leur Corruption, le noble et le vil, s'enchevêtrent en une ronde extravagante et carnavalesque. Cette même inspiration caractérisera, un peu plus tard, les deux volumes du *Panier de Houblon*, **œuvre** écrite en français, où la richesse quasi proustienne dans l'évocation sensible du souvenir se nourrit souterrainement des accents les plus âpres, à la fois joyeux et grimaçants, de l'esprit du terroir.

Ainsi se retrouve, par-delà la multitude des langues, par-delà la complexité des origines et les errances du chemin, cette voix intérieure qui, même lorsqu'elle semblait étouffée, n'avait jamais cessé de parler en silence : « La voix n'est que pour ceux qui l'entendaient toujours », avait écrit Vigée dans *Le Poème du Retour* (p. 27). Et plus loin, se référant à la seule vertu qui permette d'entretenir l'espoir, la patience, il **évoque** « Le cœur qui sut attendre au plus noir de l'exil » (p. 28).

« Fidélité insensée à soi-même, affirmation impardonnable de sa vérité propre » (*L'Héritage du Feu*, p. 135), telles sont, pour le poète Claude Vigée, les forces secrètes qui permettent de transformer (comme il l'avait dit à propos de l'œuvre de Paul Celan) une « langue interdite » en « langue sauvegardée ». Mais cette trajectoire poétique est en même temps une aventure spirituelle : « Cette confiance absurde et totale », écrit Vigée, « placée dans le bon lieu, dans ce non-lieu qui rayonne en amont de l'interdit, n'est-ce pas ce qu'on appelle de manière erronée la foi ? Alors qu'il s'agit d'une connaissance décisive celle de la lumière obscure qui vacille et rougeoie dans la crypte de notre corps mortel. » (*L'Héritage du Feu*, p. 134).